

REVUE DE PRESSE

LES HISTRIIONNIQUES UN TROU DANS LA RAQUETTE



Louise Brzezowska-Dudek

Nadège Cathelineau

Marie Coquille-Chambel

Séphora Haymann

Julie Ménard

Elizabeth Saint-Jalmes

**Un spectacle
du Collectif
#MeTooThéâtre**

SOMMAIRE

PRESSE

- **THEATRE(S) MAGAZINE**
- **THE NEW YORK TIMES**
- **LE CANARD ENCHAINE**
- **SCENEWEB**
- **LA TERRASSE**
- **TELERAMA**
- **LE MONDE**
- **LE TELEGRAMME**

TELEVISION / RADIO

- **ARTE - LE JOURNAL**
- **RFI**
- **RADIO CAMPUS**

BLOGS

- **BAZ'ART**
- **L'AUTRE SCENE.ORG**
- **DETECTIVE SAUVAGE**

ELIZABETH SAINT-JALMES



Lecture de la pièce
Les Histrioniques,
 du collectif
 MeTooThéâtre,
 en octobre 2023
 au Centquatre,
 à Paris.

#METOOTHÉÂTRE

OÙ EN EST-ON VRAIMENT ?

« Personne ici n'a rien à voir avec le collectif MeTooThéâtre. » Prononcée en introduction du premier spectacle – en cours de création – de ce collectif constitué au début du mouvement du même nom, cette phrase possède une ironie mordante, et évidente. On pourrait ajouter que nous avons toutes et tous à voir avec le mouvement #MeToo, dans la prise de conscience et dans la lutte contre les violences et le harcèlement sexistes et sexuels (VHSS). Dans le théâtre et, bien évidemment, dans tous les domaines du quotidien, privés ou professionnels. Deux ans après le début du mouvement #MeTooThéâtre, le magazine *Théâtre(s)* revient sur les avancées du secteur, mais aussi sur ce qui doit encore, et impérieusement, évoluer en matière de prévention et de prise en compte des violences faites aux femmes. Car être vigilantes et vigilants, à l'écoute, nous concerne toutes et tous en tant que citoyennes et citoyens. Et spectatrices et spectateurs.

DOSSIER RÉALISÉ PAR **TIPHAINE LE ROY, CYRILLE PLANSON, MARIE PLANTIN, NADJA POBEL, SOPHIE PROUST ET LÉNA ROSADA.**



Julie Ménard,
Séphora Haymann,
Nadège Cathelineau,
Louise Brzezowska,
Dudek et Marie
Coquille-Chambel
du collectif
#MeTooThéâtre
(de gauche à droite)

COLLECTIF METOOTHÉÂTRE DES TRIBUNES AUX PLATEAUX

Elles sont six, comédiennes, autrices, metteuses en scène et critique, à animer aujourd'hui le collectif MeTooThéâtre. Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard et Agathe Charnet mènent en parallèle depuis plus de deux ans leurs carrières professionnelles propres et leur mobilisation commune pour favoriser la parole et l'écoute en matière de violences et de harcèlement sexistes et sexuels (VHSS). Aujourd'hui, elles sont en pleine création d'un spectacle, *Les Histrioniques*, qui fait le trait d'union entre leurs engagements et leur art. Cette création collective verra le jour en novembre prochain au Quartz, scène nationale de Brest (Finistère). «Le titre de la pièce est une référence directe à un terme encore très souvent employé pour désigner les victimes de violences sexuelles dans les rapports d'expertise psychiatrique, dans le but de les disqualifier et d'invalidier leur parole», ex-

Les six membres actives du collectif MeTooThéâtre continuent d'appuyer la lutte contre les violences sexistes et sexuelles et font aujourd'hui de leur combat une matière artistique.

PAR TIPHAINE LE ROY

pliquent les membres du collectif. «Nous avons exprimé le désir de continuer à lutter avec nos outils et ce que l'on sait faire : le théâtre, affirme Séphora Haymann. Notre souhait était aussi de nous exprimer autrement que par des tribunes dans la presse et de créer un outil, via le théâtre. C'est un endroit de fiction pour dire les choses autrement, et aussi dans la joie et l'humour, en esthétisant notre engagement.» En octobre dernier, le collectif présentait une lecture mise

en espace de la pièce au Centquatre, à Paris. Et, effectivement, difficile de ne pas rire – jaune évidemment – de certaines situations. Parfois, l'indécence de certains confinerait presque à l'absurde si l'on ne savait pas trop bien à quel point l'inspiration par le réel est prégnante. Un exemple ? Un cours de théâtre, dans une école, où l'exercice et le comportement du professeur évoquent plus ce que l'on peut savoir des pratiques de certains gourous que d'un rapport d'enseignant à élève. Les comédiennes savent mettre la distance juste pour que le rire soit un levier pour questionner des situations d'abus manifestes et la longue tolérance qui les a entourées. Elles proposent aussi des séquences plus sombres, issues de leur expérience du recueil de témoignages de personnes ayant subi des violences.

UN ACCÉLÉRATEUR DE L'ÉCOUTE

La lecture débute par la présentation de chacune des membres du collectif. Celles-ci déclarent n'avoir « rien à voir avec le collectif MeTooThéâtre », tout en cachant leurs yeux derrière des lunettes noires. Une manière malicieuse de renvoyer les contempteurs de leur combat dans les filets. Pourquoi serait-ce à elles de cacher leur engagement quand celui-ci est juste, légitime et nécessaire ? La pièce est une manière de lever le voile sur les missions qu'elles remplissent – de manière bénévole –, sollicitées par des victimes en recherche d'informations sur le droit du travail, le dépôt de plainte ou les procédures judiciaires, notamment. « Nous sommes contactées par des personnes qui ont subi des violences dans le milieu du théâtre, ou des proches, pour du conseil en matière juridique ou sur le volet médiatique. Nous pouvons les mettre en relation avec des avocates, par exemple. Nous avons créé un réseau informel qui fonctionne bien. Chacune d'entre nous sait comment agir, et qui contacter », remarque Marie Coquille-Chambel. « Nous nous sommes formées sur le tas, par cette expérience au sein de #MeTooThéâtre et notre endurance dans cet engagement », poursuit Julie Ménard.

Malgré les initiatives institutionnelles mises en place récemment, les animatrices du collectif demeurent un relais pour de nombreuses personnes. Leurs prises de position dans les médias, notamment, étant un gage de confiance non négligeable pour des personnes ayant été victimes d'abus. Elles sont aussi sollicitées par certains théâtres ou écoles. À l'automne, Julie Ménard et Marie Coquille-Chambel se sont rendues à la Comédie de Saint-Étienne (Loire) pour rencontrer les étudiantes et étudiants de l'école du centre dramatique national, à l'invitation

du metteur en scène Gérard Watkins, parrain de la promotion 33. Ces invitations issues d'initiatives individuelles de personnes conscientisées sont un espoir de changement plus global du milieu du théâtre. Esprit encouragé par la généralisation des formations sur le sujet des VHSS à l'intention des professionnels et professionnelles du secteur du théâtre (voir page 96). Le collectif MeTooThéâtre regrette cependant que les personnes à la direction de structures culturelles se retranchent encore souvent derrière la présomption d'innocence pour ne pas écarter une personne sur laquelle pèserait un faisceau concordant de soupçons ou une plainte, alors que l'employeur est tenu par le droit du travail à une obligation de sécurité vis-à-vis de ses salariés. Pour le constat positif, Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard et Agathe Charnet soulignent que l'écoute des personnes ayant subi des violences s'est améliorée. Celles qui ont préféré conserver le côté informel du mouvement, sans se constituer en association, ne s'arrogent pas l'exclusivité de l'engagement sous l'appellation de #MeTooThéâtre. Elles entendent que cette prise de conscience de la responsabilité de dire non aux abus se généralise à l'ensemble des professionnels du spectacle, mais aussi au public, considérant que les spectateurs et les spectatrices ont aussi un pouvoir teinté d'une responsabilité. Celui de dire non aux spectacles sur lesquels pèse le poids d'un lourd soupçon, comme aux lieux dans lesquels la parité n'est pas respectée. ♦



ELIZABETH SAINT-JAMES

Lecture des *Histrioniques* par le collectif MeTooThéâtre, en octobre au Centquatre, à Paris.

The New York Times

#MeToo Theater Campaigners Stage a Drama of Their Own

The French activists behind the hashtag #MeTooThéâtre have devised a play that shows the personal cost of bringing abuse claims to light.



Members of the MeTooThéâtre collective in the group's first stage production, "Les Histrioniques," playing at the Théâtre de Belleville in Paris. Credit...Alain Monot

By [Laura Cappelle](#) Reviewing from Paris Jan. 7, 2025, 5:12 a.m. ET In 2021, the hashtag #MeTooThéâtre began trending on social media in France. Thousands of stories about sexual abuse and harassment in the country's theaters and drama schools [poured in](#). Calls for change followed, starting with [an open letter signed by 1,450 public figures](#) in the newspaper Libération. The movement quickly coalesced into a collective that took the hashtag as its name and has remained a prominent presence over the past three years. It published [an eponymous book of essays](#) in 2022, and has pushed theater institutions to stop hiring aggressors and better protect victims, holding demonstrations in front of playhouses including [the Théâtre de la Colline](#) in Paris.

Still, many in the French theater world know #MeTooThéâtre best through its Instagram presence: terse statements in black letters over a yellow background, which [read like a running commentary](#) on the abuse cases that have come to light.

Now, the collective's five most active members are putting faces to the hashtag. This season, they have crafted their first stage production, "Les Histrioniques" ("The Histrionic Ones"), which is [playing at the Théâtre de Belleville in Paris](#) through Jan. 28. In it, the group pulls no punches, while also lifting the veil in witty, revelatory fashion on other aspects of its activism — starting with the personal cost.



From left: Nadège Cathelineau, Séphora Haymann and Julie Ménard in "Les Histrioniques." Credit...Alain Monot

That is no easy feat, because a social movement is tricky to capture in real time onstage. In the case of #MeTooThéâtre, there is the added threat of being sued for defamation — a very tangible prospect in France, where a number of men charged with abuse have [won judgments against their accusers](#).

The cast of "Les Histrioniques" playfully skewers that reality from the get-go, lining up in sunglasses on the theater's small stage. "We created a fictional space so that you and we are safe," one performer said, stressing the word "safe" with a touch of irony. "It's time to show you the faces of the actors playing us," said another, before the performers removed their sunglasses, one by one, to cheers from the opening-night audience.

In recurring scenes, the women re-enact the instant messages they exchanged in the private messenger group they created in 2021, down to the emojis they sent as reactions. They face the audience, rather than each other, like a chorus, and describe what they were each doing as the hashtag took off online — working at a school, rehearsing for shows, caring for a baby.

It's an affecting retelling, because instead of the angry mob that some French media outlets have painted them as, the five cast members step forward as individuals with complex lives, who started their campaign for varied reasons. One, Marie Coquille-Chambel, a budding theater researcher who initiated the hashtag on Twitter, was a victim of domestic violence from her ex-partner, a member of the Comédie-Française troupe. (He [was found guilty in 2021](#).) The four others — Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Séphora Haymann and Julie Ménard — are actors, playwrights and directors with direct experience, as they tell it, of gender inequality in the performing arts.



Cathelineau, left, and Ménard. "Les Histrioniques" alternates between group discussion scenes and spirited re-enactments. Credit...Alain Monot

And they bring their theatrical craft to “Les Histrioniques,” which is co-credited to all five as well as the set designer Elizabeth Saint-Jalmes. In between the group discussion scenes, they segue into spirited re-enactments: a class with a guru-like professor at a French conservatory, scenes between a stage director accused of rape and the head of a prominent theater. All these characters are given fictional names, though some are clearly inspired by publicized cases.

Cathelineau navigates the role of the accused stage director with special gusto and comic timing, at one point launching into a tragedian’s complaint in verse. She also leads the group in a catchy rap song, inspired by [the hashtag #ExposeYourPig](#) that trended early in France’s reckoning with #MeToo. “We expose pigs, you fatten them up,” they chant, building to a feverish pitch.

There are moments of outright anger and disgust like this scattered throughout “Les Histrioniques,” but the cast smartly balances them with episodes that show emotional range. Coquille-Chambel, the only cast member without drama training, speaks with eloquent reserve of the hate, rape and death threats she has received on social media. Brzezowska-Dudek plays a memorable chain-vaping administrator who poses as an ally, yet would rather not fire his male friends.



The characters grapple with the realities of activism: unpaid, invisible work; lost opportunities; a backlog of victims; too few resources. Credit...Alain Monot

Haymann hits some of the show's most painful notes when she describes growing up a daughter of immigrants and losing faith in France’s justice system. All five women grapple with the reality of activism behind the scenes: unpaid, invisible work; lost opportunities; a backlog of victims; too few resources.

Movingly, Ménard remembers the moment when her commitment wavered, as well-meaning friends and family warned her to step back. Yet the reckoning is far from over: One figure the production hints at, the actor Philippe Caubère, made headlines just last week after [new accusations from underage victims](#) appeared in Libération. With “Les Histrioniques,” the collective is giving the audience a sense of what it takes to actually bring such stories to light.

Les Histrioniques

Through Jan. 28 at the Théâtre de Belleville in Paris; theatredebelleville.com.



Le Canard enchaîné

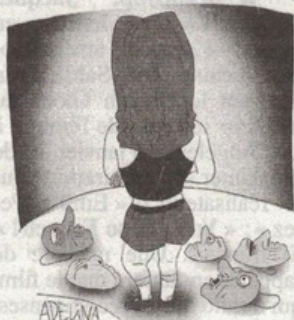


Mercredi 8 janvier 2025

Le Théâtre

Les Histrioniques (Me Too toutes en scène)

CE SONT des femmes, six femmes, actrices, autrices, dramaturges, directrices de compagnie, qui ont un problème avec la loi du silence régnant dans leur milieu professionnel. Et avec la justice française. Elles le rappellent ici : 99 % des plaintes pour des violences faites aux femmes se soldent par des classements sans suite ou des non-lieux.



Voilà trois ans, à la suite d'un article dans « Libération » sur une affaire de viol commis par un acteur et metteur en scène, elles créent le collectif #MeToo-Théâtre, lancent leur premier hashtag, reçoivent des centaines de témoignages de femmes sur les violences sexuelles commises dans le monde de la

scène. Et, depuis, ça n'arrête pas. Aujourd'hui encore, un ou deux par semaine...

Comment ça se vit, pareil engagement ? C'est ce qu'elles racontent ici, toutes en tenue sportive bariolée, avec des déguisements à vue, les messages qu'elles s'échangent sur un fil Messenger, des scènes reconstituées, des mots vrais et précis tirés de témoignages reçus, des moments de pure émotion, d'autres foudrues et bavards, et, surtout, pour habiller leur juste colère, une drôlerie, de la farce, de la caricature... Les rapports d'expertise psychiatrique ne qualifient-ils pas d'« histrioniques » les victimes de violences sexuelles ?

Le « grand directeur » face

au metteur en scène accusé de viol : « *Je te rappelle que tu es metteur en scène associé ici, on vient d'engager une groooooosse coproduction sur ta prochaine création et on t'accompagne à Avignon la saison prochaine. Tu sais très bien que je défends des valeurs humanistes et que je suis précurseur sur les questions d'égalité, de parité, de diversité, de mixité, d'inclusivité, d'intersectionnalité, d'universalité, d'intégrité, d'éthicité, d'esthéticité, de matricité et de fluidicité. Je ne peux pas me permettre de trébucher.* »

Le metteur en scène : « *Tu me connais. J'ai souvent fait l'erreur d'avoir des relations avec des femmes qui en ont toujours voulu à mon talent*

et à mon succès, des actrices frustrées qui ont toujours tout fait pour me mettre des bâtons dans les roues. Et à chaque fois j'y crois, je fonce, je les aide, je les accompagne, tu sais comment je suis en amour, hein ? Je donne tout. »

Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard et Elizabeth Saint-Jalmes ont écrit et mis en scène ensemble, et ça déménage ! Au point qu'elles ont reçu des menaces à répétition et qu'il y a deux vigiles à l'entrée du théâtre...

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de Belleville, à Paris, jusqu'au 28/1.

« Les Histrioniques » : remettre le monde à l'endroit



Photo Alain Monot

C'est un chœur de femmes contemporain, un gang de nanas intrépides, les cinq membres fondatrices du collectif #MeTooThéâtre s'emparent du plateau pour faire de leur militantisme contre les violences sexistes et sexuelles et le harcèlement dans le milieu du théâtre un spectacle plein d'humour et de panache. Leur cheval de bataille se mue en une performance aussi drôle qu'indignée. *Les Histrioniques* fabrique du faux avec du vrai pour mieux dénoncer librement et s'insurger contre un état de fait.

L'année 2025 sera féministe, sans aucun doute. Étalé sur plusieurs mois, le procès des viols de Mazan autour de l'affaire Pelicot s'est achevé le mois dernier [par un verdict inégalé](#) qui fera date dans l'histoire de la Justice, tandis que le procès de Christophe Ruggia, accusé d'agressions sexuelles sur mineure par Adèle Haenel, [est une première dans le milieu du cinéma](#). Ce lundi 6 janvier, [sur les ondes de France Inter](#), Vanessa Springora, l'autrice du *Consentement* – récit de sa relation sous l'emprise de l'écrivain Gabriel Matzneff –, était invitée pour la parution de son second livre, *Patronyme*. Il y a à peine une poignée de jours, *Libération* publiait une enquête signée Cassandre Leray au sujet des accusations de viol à l'encontre du comédien Philippe Caubère, [livrant des témoignages sidérants et concordants](#). **On pourrait continuer comme ça longtemps, tant la déflagration du mouvement #MeToo ne tarit pas.** Au contraire, elle s'immisce dans tous les domaines, et semble charrier dans le sillon de la libération de la parole une vague insoupçonnée qui met en lumière ce qu'on ne peut plus nier et ce qu'on nomme désormais « la culture du viol », ou l'impunité ahurissante des agresseurs, la silenciation des victimes et une Justice à la traîne sur ces problématiques, reflet d'un patriarcat encore bien ancré.

Alors, quand la Justice peine à prendre le pli d'une société au visage nouveau, comment agir, faire bouger des fondamentaux délétères, prendre en main la masse de ces vécus épinglés sur l'autel de la domination masculine ? Autrices, cinéastes, actrices, metteuses en scène, dramaturges, elles sont nombreuses à avoir choisi la voie des mots, la voie de l'art, pour alerter, témoigner, dénoncer et analyser ces processus à l'œuvre

dans nos sociétés dites civilisées : **Virginie Despentes** – la pionnière avec son manifeste coup de poing *King Kong Théorie* –, **Judith Godrèche** – avec sa série *Icon of French Cinema* et son court-métrage *Moi aussi* –, **Judith Chemla** – et son livre autobiographique *Notre silence nous a laissées seules* –, **Hélène Devynck** – avec *Impunité au sujet de l'affaire PPDA* –, pour ne citer que les plus médiatisées. **Et maintenant, *Les Histrioniques*, imaginé par les femmes du collectif #MeTooThéâtre, qui déplacent leur action militante sur les planches.** Pour ne pas laisser à la marge de leurs activités artistiques respectives leur engagement commun. Pour que les paroles recueillies depuis la constitution du collectif ne restent pas dans l'ombre. Pour que l'isolement ne soit plus possible. Pour que la honte et la peur changent de camp.

Au plateau, elles sont cinq à porter ce brûlot, qui a choisi l'humour comme moyen d'expression privilégié.

Non pas pour se cacher derrière le rire qui met à distance, mais harponner des outils éminemment théâtraux est une façon moins frontale de faire passer un propos chargé. Le grotesque en est un ; le costume, et les métamorphoses qu'il permet, en est un autre ; le jeu sur les masques et les identités aussi. (Presque) aucun nom ne sera cité ici, mais pour qui a un pied dans le milieu, ou s'y intéresse de près, les allusions sont claires. Se pose alors la question de l'entre-soi, à laquelle il est difficile de répondre quand on n'est pas soi-même étranger à ce monde-là, mais on ose espérer que la dimension scénique et l'universalité des situations – malheureusement non cantonnées à la sphère théâtrale – englobent un public élargi. Pas uniquement acquis à la cause, pas uniquement du sérail. Pour entrer dans la proposition, nos cinq guerrières, en tenues portant haut la couleur, nous accueillent en ligne à l'avant-scène, masquées par d'ironiques lunettes de soleil de pacotille, dans une adresse directe au public. L'ambiance est posée à travers un face-à-face en forme de clin d'œil appuyé : « *Tout ce qui sera raconté est vrai, mais rien n'a jamais eu de conséquences dans le réel réel* ». Les actrices plantées là nous l'assurent toutes, sourire aux lèvres : « *Nous n'avons rien à voir avec le collectif #MeTooThéâtre* ». **C'est un jeu de dupes qui s'amorce, en connivence complice avec un public réactif et jovial.**

Maintenant que le contexte est planté, et qu'il désamorce avec une ironie joueuse toute identification plaquée entre les actrices au plateau et les militantes dans la vie, les choses sérieuses peuvent commencer. Et l'on entre dans cette fiction vraie par le fil Messenger du collectif : les échanges sont rapides, du tac au tac, les émoticônes pleuvent, et l'on est plongé dans l'immédiateté du flux de communication, dans le quotidien des membres du collectif depuis que les témoignages affluent. Stupeur et colère face à l'ampleur du phénomène, impuissance des victimes, violence des récits. En voici un d'ailleurs, un cas particulier qui ressemble à beaucoup d'autres : le viol d'une jeune actrice par son metteur en scène sur leur lieu de travail. Alternant ce dispositif frontal d'échanges vifs entre elles avec des scènes reconstituées, **Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann et Julie Ménard n'installent jamais une forme figée, mais jouent d'un effet patchwork dynamisant** sur un plateau qui se pare et se dépare de décors et d'accessoires – grâce à la présence avec elles de la scénographe-plasticienne **Elizabeth Saint-Jalmes**. Comme des enfants se confrontant à leur pire cauchemar, elles prennent un plaisir communicatif à incarner tour à tour la banalité de ces monstres tapis derrière leurs hautes fonctions, soufflant le chaud et le froid dans l'intimité de leurs bureaux, pratiquant la langue de bois avec maestria.

Si l'ensemble pêche parfois par un rythme encore inégal, qui ne demande qu'à se rôder, et un aspect décousu, qui fait aussi son charme, l'énergie est là, musclée, l'humour fait mouche dans la salle et certaines scènes, notamment les parodies hilarantes du metteur en scène éploré par une Nadège Cathelineau en pleine forme, touchent juste en traquant la faille : le prédateur est déboulonné de son piédestal par le ridicule, et la catharsis opère à plein régime. S'il nous réjouit dans sa dimension comique filée tout du long, le spectacle sait aussi assumer la gravité de son sujet, par exemple lorsque Marie Coquille-Chambel prend la parole sur sa propre histoire, droite et sobre, d'une dignité admirable. *Les Histrioniques* a le mérite de ne pas mâcher ses mots, de donner des chiffres et des clefs pour conscientiser un état de fait. Il met en jeu les différent.es acteur.ices de ces situations et la hiérarchisation à l'œuvre dans les rapports, le rôle des institutions, et dénonce un système juridique en faillite, les portes closes et les fausses promesses. Et, *last but not least*, il nous confronte aux difficultés du militantisme et s'offre, par le biais du théâtre, une vitrine exutoire.

En short de sport ou robe de sirène, notre gang de *wonder women* s'attaque franco à ce vieux monde rance qui pue la mauvaise foi, le mensonge et la manipulation comme mode opératoire systématique. Il porte haut la puissance résiliente des femmes et un avenir qui rebat les cartes. « Remettre le monde à l'endroit », disait la procureure Camille Poch lors du procès opposant Adèle Haenel à Christophe Ruggia. C'est ce que font avec panache nos cinq athlètes du collectif rebaptisé sur scène « Un trou dans la raquette ». En renversant la balance et en tournant en dérision le camp adverse, elles mettent à nu sa mécanique perverse et son schéma toxique pour mieux le dévitaliser. Le titre du spectacle nous mettait alors sur la voie. En usant d'un terme péjoratif utilisé pour décrédibiliser la parole des femmes – l'histrionisme décrivant une manifestation psycho-pathologique propre à la personnalité hystérique –, elles le détournent pour reprendre l'avantage. L'insulte devient leur étendard. Et leur action héroïque.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

Les Histrioniques

de et avec Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard, Elizabeth Saint-Jalmes

Créatrices lumières Juliette Besançon, Pauline Guyonnet

Scénographe et plasticienne Elizabeth Saint-Jalmes

Créatrices sonores Elisa Monteil, Jehanne Cretin-Maitenaz

Régie générale Marion Koechlin

Régie lumière Hélène Le François

Production Compagnie La Fugitive

Coproduction Le Phénix de Valenciennes ; Le Vivat d'Armentières ; Le Quartz de Brest ; le théâtre de l'Étincelle de Rouen ; le Studio Théâtre de Stains ; le Tangram – Scène nationale d'Evreux

Avec l'aide de la DRAC Normandie, de la Région Normandie, du Ministère de la Culture Mission

Diversité-Egalité, de HF+Normandie, de la Fondation Jan Michalski

Soutiens Théâtre 13, MPAA Paris, CentQuatre-Paris, Théâtre de la Bastille, CDN de Rouen, Dieppe Scène Nationale, compagnie AKTE

Durée : 1h45

Théâtre de Belleville, Paris

du 5 au 28 janvier 2025

Scène Nationale 61, Alençon

les 3 et 4 mars

MPAA, Paris

le 13 mars

Studio Théâtre de Stains

le 11 avril

Théâtre de la Foudre, Rouen, avec L'Étincelle et le CDN de Normandie-Rouen

les 25 et 26 avril

Le Préau, CDN de Normandie-Vire, dans le cadre du festival À vif

du 15 au 20 mai

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THEATRE - CRITIQUE

Le Collectif #MeTooThéâtre crée « Les Histrioniques – Un trou dans la raquette », une pièce aussi engagée que nécessaire



©Les actrices du collectif #MetooThéâtre dans leur création *Les Histrioniques - Un trou dans la raquette*
©Alain Monot Théâtre de Belleville

THEATRE DE BELLEVILLE / TEXTE ET MISE EN SCENE DU COLLECTIF #METOOTHEATRE

Publié le 10 janvier 2025 - N° 328

Avec *Les Histrioniques*, les artistes et militantes du Collectif #MeTooThéâtre retracent leur combat contre les violences sexistes et sexuelles qui gangrènent le monde du théâtre actuel. Une pièce féministe qui mêle savamment récits intimes et saynètes burlesques. Face aux bancs des accusés, présumés innocents ou

déjà condamnés pour certains, le profil Instagram au nuancier noir et jaune *@metootheatre*, s'érige en rempart, en soutien aux victimes de VHSS*. Ici, on passe du *feed* Insta aux planches du Théâtre de Belleville. Face à nous, non pas une rangée de *post* biens ordonnés, mais un rang de militantes bien décidées à en découdre avec le vieux monde et le patriarcat. D'emblée, les 6 femmes alertent, ironiquement. Elles n'ont rien à voir avec le collectif #MetooThéâtre. Elles vont simplement jouer une « fiction vraie ». Elles ne pourront pas révéler leurs véritables identités : Louise Brzezowska-Dudek (jouée par Louise Brzezowska-Dudek), Nadège Cathelineau (interprétée par Nadège

Cathelineau), Séphora Haymann (incarnée par Séphora Haymann). Marie Coquille-Chambel, Julie Ménard et Elizabeth Saint-Jalmes viennent compléter la liste des personnages et le casting. Les militantes féministes et femmes de théâtre (comédienne, metteuse en scène, autrice...), nous rassurent : « C'est une *safe place* ». *Brrr, brrr, brrr*, un téléphone qui vibre, une notification Messenger du groupe « Un trou dans la raquette ». On *slide* dans la fiction théâtrale. Le quatrième mur devient un écran de téléphone. Bientôt, les comédiennes commencent à faire défiler des fragments de leurs conversations en ligne : « Tu écris... », « Tu likes... », « Tu mets l'emoji sorcière... ». A la manière d'un thriller, on découvre au fur et à mesure la terrifiante « fausse vérité ». Une comédienne les a contactées. Elle leur révèle qu'un metteur en scène l'a violée, il y a deux ans, sur la moquette d'une loge du Grand Théâtre. À l'attaque ! Il est là le cheval de bataille de ces amazones en survêt fluo, armées de leur courage et d'une bonne dose d'humour grinçant.

Un théâtre en lutte à la verve comique et satirique

Loin de toute volonté doctrinale, la pièce porte à la scène des enjeux politiques, tout en se jouant des codes du théâtre classique. Chaque scène reflète l'intelligence et la niaque de ce collectif qui rappe avec son cœur et ses tripes : « *On balance les porcs, vous les engraissez* ». Les Histrioniques (terme psychiatrique qualifiant des personnes, le plus souvent féminines, qui cherchent à séduire, par l'usage d'expressions factices, théâtrales) revêtent le costume des agresseurs, des oppresseurs, et autres protagonistes. Que ce soit pour incarner Jean-Yves, le prof de théâtre super zen qui demande à ses élèves de se déshabiller devant tout le monde, ou encore Timothé Petit, le metteur en scène « Ouin Ouin » accusé de viol, l'assemblée des femmes reprend à son compte les *topoi* de la tragédie. Avec elles, le bas-relief d'hommes drapés à l'Antique, déblatérant leurs sophismes sur les femmes, se métamorphose en une vieille hydre misogyne. Surplombant la fange, les femmes s'élèvent, liées les unes aux autres par un fil d'Ariane, insécable, adelphique, que semble symboliser cette machine à coudre à l'avant-scène. Avant que les « Merci » émus ne fusent dans la salle, une banderole déploie « *Patriarchy is dead* », comme un travail de Pénélope enfin achevé, du moins, pour cette « fiction vraie ».

Amandine Cabon

*VHSS : Violences et Harcèlements Sexistes et Sexuels

A PROPOS DE L'EVENEMENT

Les Histrioniques - Un trou dans la raquette
du dimanche 5 janvier 2025 au mardi 28 janvier 2025
Théâtre de Belleville
16 passage Piver, 75011 Paris.

Les lundi et mardi à 21h15 et le dimanche à 20h. Tél. : 01 48 06 72 34 Durée : 1h45. Scène Nationale 61 - Alençon, les 3 et 4 mars. MPAA - Paris, le 13 mars. Studio Théâtre de Stains, le 11 avril. Théâtre de la Foudre à Rouen, les 25 et 26 avril. Le Préau à Vire - Festival A vif, du 15 au 20 mai.

“Les Histrioniques” au Théâtre de Belleville : la foi militante du collectif #MeTooThéâtre

Les membres de ce collectif, qui lutte contre les violences sexistes et sexuelles, racontent leur histoire à travers un spectacle à la fois drôle et intense. À voir à Paris jusqu’au 28 janvier, puis en tournée.



Une création de et avec Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard et Elizabeth Saint-Jalmes. Photo Alain Monot

Par Emmanuelle Bouchez

Publié le 20 janvier 2025

À l’automne 2021, elles furent les lanceuses d’alerte à l’origine du mouvement #MeTooThéâtre. Trois ans après, elles montent sur scène pour raconter de l’intérieur cette histoire-là. Et comment comme actrice, écrivaine, metteuse en scène, elles se servent du théâtre, de sa liberté de ton et de ses métamorphoses pour afficher leur foi militante. Elles sont à leur affaire quand elles évoquent, avec une énergie un peu brouillonne mais aussi une sacrée dose d’humour, leur engagement contre les violences sexistes et sexuelles.

Celui-ci a pris de la place dans leur vie, elles l’ont payé cher parfois. Parties de rien – sans se connaître, elles ont fait groupe sur les réseaux sociaux malgré des ressentis divers –, elles ont réussi leur coup de pied dans la fourmilière. Jusqu’à mener des actions excessives et radicales peut-être, bousculant parfois la présomption d’innocence. Elles mettent aujourd’hui tout ça sur le tapis, sans chichis, en mêlant le réel et la fiction autour d’un personnage de metteur en scène... violeur. Percutant.

Les Histrioniques. Un trou dans la raquette. 1h45. Jusqu’au 28 janvier, Théâtre de Belleville, Paris 11^e; les 3 et 4 mars, Alençon ; le 13 mars, MPPA, Paris 6^e ; le 11 avril, Stains ; les 25 et 26 avril, Rouen ; du 13 au 21 mai, Vire.

Devant la Comédie-Française, les militantes de #MeTooThéâtre défient l’institution

Alors que la direction a convoqué, le 29 janvier au matin, le comédien Nâzim Boudjenah, accusé de menaces de mort, pour un entretien préalable à son licenciement, le collectif a appelé symboliquement le soir à un rassemblement à Paris.

Par Laurent Carpentier
Publié aujourd’hui à 11h00, modifié à 13h54 · Lecture 5 min.

Offrir l'article
Article réservé aux abonnés



« On balance les porcs, vous les engraissez », « Un agresseur parmi les pensionnaires », « Ni ma peau, ni mes impôts » : la violence des slogans tranche avec le ton joyeux des manifestantes qui se sont rassemblées, mercredi 29 janvier, à l’appel du collectif #MeTooThéâtre et de la CGT-Spectacle, sous les fenêtres de la Comédie-Française, à Paris, à deux pas du ministère de la culture.

Lire l'enquête sur #metootheatre (en 2021) : [« Prendre la parole représente le risque d'être blacklistée »](#)

Malgré la pluie fine et froide qui s’est mise à tomber, elles sont d’abord dix, puis vingt, puis cinquante à crier : « Pas d’applaudissements pour les hommes violents ! » Les 850 personnes qui entrent sagement pour aller voir *Cyrano de Bergerac* dans la salle Richelieu ne savent pas trop sur quel pied danser. « C’est un pic, c’est un cap, c’est une honte ! », scandent en réponse les militantes du collectif #MeTooThéâtre. Et peu importe que l’homme par qui le scandale arrive soit bien loin d’ici, privé de plateau depuis cinq ans par la direction du Français.

Tout commence en 2020. Marie Coquille-Chambel, jeune doctorante qui fait des vidéos de critiques sur YouTube, tombe amoureuse de Nâzim Boudjenah, 47 ans à l’époque, devenu pensionnaire de la Comédie-Française en 2010, après avoir joué pour Patrice Chéreau et régulièrement sous la direction d’Olivier Py. L’homme a deux fois son âge, il a deux enfants, et – témoigne la jeune femme – va rapidement devenir violent. Marie Coquille-Chambel raconte un système d’emprise et des coups qui vont se répéter alors que

rapidement le couple se retrouve isolé par le confinement lié au Covid-19. Le comédien, lui, nie l’ensemble de ces faits. En mai 2021, pour les menaces de mort, il est condamné à six mois de prison avec sursis probatoire et 2 ans d’interdiction d’approcher la jeune femme assortie d’une obligation d’indemnisation et de soins. Pour les accusations de violence, il est relaxé, dont une partie pour vice de procédure. Enfin l’instruction de la plainte pour viol qu’elle a aussi déposée est toujours en cours.

Lire le récit (en 2021) : [A l’appel du collectif #metootheatre, 200 personnes rassemblées à Paris pour alerter sur les violences sexistes et sexuelles](#)

« C’est une souffrance absolue de devoir toujours rappeler ce que j’ai vécu », témoigne, visiblement émue, la jeune femme qui prend la parole devant le parterre de ses soutiens. « On s’est constitué en collectif pour faire émerger l’étendue des violences sexuelles et sexistes dans le milieu théâtral, reprend sa camarade comédienne et metteuse en scène Séphora Haymann. On peut témoigner aujourd’hui que cela ne bouge pas. Les paroles des victimes créent énormément d’effets déclaratifs. Mais, dans les faits, il n’y a pas moins

de violence. On a une responsabilité collective : les directions, les tutelles, les institutions ont une responsabilité. Il faut passer à l’action. »

Dialogue impossible

Le noyau des militantes de #MeTooThéâtre – qui ont fait de leur combat un livre, *#MeTooThéâtre* (Editions Libertalia, 2022) et un spectacle, *Les Histrioniques*, dont elles jouaient la dernière l’après-midi même au Théâtre de Belleville, à Paris – sait manier l’humour (« Notre colère n’est pas une comédie française »), mais derrière la verve, le propos est tranchant et accusateur : « La Comédie-Française soutient la culture du viol ! », « Ruf, assez fait l’autruche » à l’encontre d’Eric Ruf, le directeur du Français, à qui l’on reproche de ne pas avoir renvoyé depuis belle lurette le comédien.

Par curiosité ou par solidarité, quelques salariés de la maison, pour beaucoup syndiqués, sont sortis dans la rue. On les découvre mi-figue mi-raisin. Une régisseuse, trente ans de maison, s’arrache les cheveux : « Mais ce n’est pas bien de faire ça. On mélange tout ! On ne fait plus la part des choses !, s’offusque-t-elle. Des mains aux fesses, des violences sexuelles et sexistes, par le passé, il y en a eu ici, comme partout ailleurs. En interne, on a fait des réunions, des comités, on fait toujours ça... Mais là, c’est différent. Cette histoire n’a rien à voir avec la Comédie-Française, c’est quelque chose qui s’est passé en dehors, dans un cadre privé. C’est faux de dire que la maison soutient la culture du viol. Ça nous fait du mal, ça nous pénalise et c’est faux. » Elle ne trouve plus ses mots, cherche la discussion avec la femme à côté d’elle venue manifester.



Des membres du collectif #MeTooThéâtre manifestent contre l’impunité des violences sexistes et sexuelles devant la Comédie-Française, à Paris, le 29 janvier 2025. BENOIT TESSIER / REUTERS

Dialogue impossible. Les logiques de lutte laissent par principe peu la place au doute, elles y perdraient leur puissance, voire leur objectif. Comme le dit Marie Coquille-Chambel : « Ce n’est pas par la culture ou l’art que j’ai pu me reconstruire mais par la lutte politique. »

Menaces de mort réitérées

Du côté de la Comédie-Française, on se dit coïncé. Certes la direction du théâtre a réagi immédiatement après les faits, écartant le comédien des plateaux : « La Comédie-Française est profondément choquée à la découverte des faits de violence insupportables attribués à l’un de ses salariés. Elle les condamne avec la plus grande fermeté et

prendra toutes les mesures qui s’imposent », pouvait-on lire à l’époque des accusations sur X. Mais elle a maintenu au comédien son traitement – obligation d’employeur en l’absence de licenciement : « En droit du travail, il faut une cause réelle et sérieuse pour se séparer de quelqu’un. Là il s’agissait d’un conflit externe à la maison, pas d’une faute professionnelle, on n’avait pas les éléments nécessaires », justifie un membre de l’administration. D’autant que Nâzim Boudjenah était représentant du personnel et bénéficiait à ce titre du statut de salarié protégé jusqu’à la fin de 2023.

Aujourd’hui, la donne semble avoir changé. C’est que, lundi 13 janvier, au cours de la commission d’enquête de l’Assemblée nationale relative aux violences commises dans les secteurs du cinéma, de l’audiovisuel, du spectacle vivant, de la mode et de la publicité, la députée écologiste Sandrine Rousseau – qui la préside – a témoigné que Nâzim Boudjenah avait de nouveau proféré des menaces de mort à la fois contre Marie Coquille-Chambel et contre elle-même.

De quoi créer « un trouble dans le fonctionnement », et alimenter des « propos dépréciatifs » qui porteraient préjudice à la Comédie-Française. En somme, de quoi cette fois justifier, du point de vue du droit du travail, un licenciement. Le comédien a ainsi été convoqué, mercredi 29 janvier – le matin même de la manifestation –, à un entretien préalable en vue de son licenciement. En général, la lettre en portant la notification officielle arrive dans le courant du mois qui suit.

« Notre révolte est intacte »

Elles n’ont beau n’être qu’une cinquantaine à manifester ce mercredi soir, chacun sait aujourd’hui combien le tam-tam des réseaux sociaux peut de cinquante faire des milliers. Pour n’en avoir pas tenu compte assez vite, assez fort, les dirigeants de la Cinémathèque française ne sont-ils pas devenus la cible des flèches féministes ? L’affaire toute récente du *Dernier Tango à Paris* (1972), dont la programmation a été annulée, n’était-elle pas déjà inscrite dans l’invitation faite à Roman Polanski, en 2017, dont une petite centaine de personnes avaient troublé la venue ?

Lire l’enquête : [La Cinémathèque française dans la tourmente](#)

Eric Ruf l’a bien compris : même jugée tardive, la décision de licencier le comédien n’en coupe pas moins l’herbe sous le pied à une polémique qui promettait de s’envenimer. « Aucune œuvre ne justifie de violence, jamais, martèle la comédienne Séphora Haymann. Les œuvres ne sont pas plus importantes que les gens qui les créent. Et le génie ne justifie aucun lien de subordination, de domination. Notre révolte est intacte. Nous sommes là aujourd’hui pour dire qu’il va falloir compter avec nous. »

Alors ragailardie par sa victoire sur la « patriarchie » qu’elle perçoit en déroute, la petite troupe s’égaye dans la nuit alors qu’à l’intérieur du Français, on frappe les trois coups.

Laurent Carpentier

Le Télégramme

LE COLLECTIF NATIONAL #METOOTHÉÂTRE lance son spectacle au Quartz Le collectif national #MeTooThéâtre lance son spectacle au Quartz

Isabelle Jaffré

● « Ce sera une première mondiale à Brest », sourit Séphora Haymann. Cette actrice, autrice et metteuse en scène est l'une des membres du collectif #MeTooThéâtre, né en 2021. Elles sont onze créatrices, dont six seront sur scène, réunies cette semaine à Brest pour donner les deux premières représentations du spectacle « Les histrioniques, un trou dans la raquette » au petit théâtre du Quartz, vendredi et samedi.

L'histoire d'un viol en fil rouge

« C'est un spectacle sur les coulisses de notre métier et les dysfonctionnements de notre profession face aux violences sexistes et sexuelles », poursuit l'une des actrices, Louise Brzezowska-Dudek, qui dirige par ailleurs la compagnie M42*. Produit par la compagnie de Julie Ménard, La Fugitive, le spectacle raconte l'histoire du viol d'une comédienne par un metteur en scène. « C'est le fil rouge qui nous permet d'explorer les obstacles et problématiques que cela engendre. C'est une synthèse des connaissances que l'on a accumulées depuis le début du collectif », indique Nadège Cathelineau, de la compagnie le Groupe Chiendent à

Rouen. Le titre, « les histrioniques », fait d'ailleurs référence au trouble de la personnalité (recherche de l'attention) que l'on prête aux victimes pour les disqualifier.

Pour compléter l'histoire, une plasticienne, Elizabeth Saint-Jalmes, partage le plateau avec les comédiennes pour réaliser la scénographie.

Premières à Brest

Aucune des membres du collectif n'est brestoïse et c'est presque par hasard que cette production démarre au Quartz. « Le collectif est

né à Paris, mais il est national. Quand l'idée d'un spectacle est née, pour raconter notre lutte avec notre art, nous avons lancé un appel à différentes salles en France. Et le Quartz a dit oui », expliquent les créatrices. Le spectacle poursuivra ensuite sa tournée, notamment en Normandie.

Pratique

« *Les histrioniques* », vendredi 8 novembre à 20 h 30, samedi 9 novembre à 19 h au petit théâtre du Quartz. Billetterie en ligne ou sur place, plein tarif : 21 €. Contact sur lequartz.com ou 02 98 33 95 00.



Le collectif #MeTooThéâtre se produira sur la scène du petit théâtre au Quartz.



30 janvier 2025

COLLECTIF #METOOTHEATRE : SŒURS DE LUTTE EN PLATEAU, LA ZONE GRISE PLAQUEE AU SOL – THEATRE DE BELLEVILLE (PARIS)



La porte s'ouvre, le vent glacial les pousse dans ce café au coin de la rue Saint-Maur, à quelques pas du théâtre de Belleville, où elles joueront ce soir. Elles devaient être deux, elles seront finalement cinq à nous communiquer l'euphorie de la première, une première joyeuse et complète. Dans ce chœur de femmes, on retrouve Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann et Julie Ménard. Il y a trois ans, elles se connaissaient seulement de nom. Aujourd'hui, elles sont sœurs de lutte.

Au commencement, le 1er octobre 2021, la journaliste Cassandra Leray publie une enquête dans *Libération* concernant les agissements de Michel Didym, metteur en scène et ex-directeur du Théâtre de la Manufacture à Nancy. Elle raconte les violences, les remarques sexistes et viols qu'il a fait subir à des comédiennes. Une information judiciaire est ouverte. Un an auparavant, le metteur en scène et enseignant Guillaume Dujardin était condamné à deux ans de prison ferme pour agressions sexuelles sur neuf de ses étudiant.e.s. Sa position d'enseignant lui autorise des « méthodes de gourou » (pour reprendre les mots du procureur) et d'instaurer une emprise sur ses victimes, dans le seul but d'assouvir ses fantasmes.

Suite à l'enquête de la journaliste, elles s'écrivent avec plusieurs personnes du milieu théâtral, qui avait partagé le travail de Leray : « On se connaissait un petit peu plus ou moins et on a décidé de se réunir le soir même. Je propose peut-être de le faire dans un lieu public, dans un bar par exemple, pour que l'on puisse venir. Il y en a certaines d'entre nous qui n'étaient pas rassurées de se retrouver dans un lieu public pour parler de ça, et donc, on a décidé de se retrouver dans mon salon. » raconte Julie Ménard. A quatre et quelques autres en visio, le groupe décide de lancer sur le Twitter de l'époque, le hashtag

#MeTooThéâtre, en écrivant chacune un témoignage des violences qu'elles ont subi au cours de leur carrière. Parmi ces derniers, celui de Marie Coquille-Chambel fait l'effet d'une déflagration.

Le relais est massif, les récits de violences affluent par centaines. « Tout le monde savait » : ce sont ces mêmes quatre mots qui ouvrent leur tribune invitant à repenser le milieu. Les mêmes qu'on entend dans chaque milieu après que l'omertà ne se fragilise dans le sillage de la vague #MeToo. Deux mille personnes du secteur signent cette tribune. Un rassemblement est organisé devant le Ministère de la Culture, à l'époque occupé par Roselyne Bachelot, les premières mobilisations s'organisent : mi-octobre, les noms de Bertrand Cantat, condamné pour le meurtre de sa compagne Marie Trintignant en 2003 et de Jean-Pierre Baro, un metteur en scène visé par une plainte pour viol classée sans suite, apparaissent sur la programmation du Théâtre de la Colline. Wajid Mouawad, son directeur, refuse de les déprogrammer, évoquant « l'inquisition ». Après plusieurs semaines, Baro renonce, une première victoire pour le mouvement. Mais Cantat demeure au générique de la pièce de Mouawad. A l'issue du rassemblement, Louise et Sephora décident de diriger la publication d'un livre éponyme aux éditions Libertalia dans lequel membres du collectif et signataires de la tribune visibilisent les violences systémiques en coulisses.

Il y a deux ans, le désormais collectif souhaite prolonger le livre avec un spectacle : « On s'est dit que c'était bien aussi de lutter avec notre art, puisqu'on est toutes créatrices, et donc d'imaginer un spectacle toutes ensemble (...) Au début, c'était un peu comme une blague et après ça nous a excitées et on se demandait comment on allait monter la production et tous ces enjeux-là. Comment produire une création issue d'un collectif qui n'est pas constitué en compagnie de base ? » confie Julie Ménard et Séphora Haymann. *Les Histrioniques* constitue un « aboutissement, comme un deuxième acte » pour Louise Brzezowska-Dudek, « une manière de mettre en profit et à disposition un savoir, les connaissances qu'on a ».

Dans le flot de créativité, une évidence apparaît : quoi de tel que de se réapproprier une étiquette toujours usée pour diminuer, soumettre les femmes ? Hystérique, non trop clichée, trop utilisée. Elles seront les Histrioniques, un terme utilisé dans les rapports d'expertise psychiatrique pour désigner les victimes de violences sexuelles, et particulièrement celles qui sont dans le milieu théâtral : « Il sert à les disqualifier, à imaginer qu'elles ont divagué, qu'elles ont inventé les violences dont elle accuse ces grands hommes. » explique Nadège Cathelineau. Dès que ce gang de femmes apparaît sur scène, lunettes au nez et ciré fluo, les bases sont posées. Nous sommes dans un endroit safe, il ne se passera rien (de grave). Tout ce qui sera raconté est vrai mais n'a jamais eu de conséquences dans le réel. Bref, elles n'ont chacune rien à voir avec le Collectif #MetooThéâtre. Pourtant un groupe se forme peu à peu : chacune occupe l'espace qu'on leur demande de combler lors du cours de théâtre. Chacune vit de manière isolée sans jamais se croiser ce qu'est la violence silencieuse du milieu : le rapport de domination du professeur sur l'élève, la sexualisation des corps et leur objectivation au nom d'un art qui autoriserait tout, les « monstres sacrés » qui abusent de leur pouvoir pour établir leur emprise sur les « muses »... Une actrice est victime d'agression sexuelle, commise par un metteur en scène, Timothé Petit.

Du recueil de la parole, de l'alerte donnée aux collaborateur.rices jusqu'aux instants de découragements, nous suivons l'affaire attentivement du point de vue du collectif. En face, un grand directeur d'un grand théâtre, conglomerat de plein de directeurs observés et d'expériences vécues par le collectif, active le système de solidarité pour son cher ami metteur en scène certes problématique mais talentueux. L'œuvre dépasse tout et le boys club vit bien. La lourdeur de la tragédie fait grincer des dents : « On avait envie de s'en emparer, de devenir histrioniques. Quelque part, en traversant le spectacle, en incarnant les agresseurs, on a fait le choix inverse, les histrions sont les agresseurs et les hommes qu'on incarne. Pour incarner ces personnages de théâtre, on en fait des tonnes, avec le classicisme et la tradition théâtrale qu'ils portent en eux. » explique Nadège. Afin de mieux exposer, l'humour devient le meilleur outil d'alerte et d'analyse pour se réapproprier des codes théâtraux éminemment construits et entretenus par des hommes comme cette dernière le rappelle : « le théâtre qu'on a appris à l'école, c'est un théâtre d'hommes œuvrant dans le sens où ce sont beaucoup des auteurs/ figures masculines qu'on a étudiées, des professeur.ses avec une culture

qui tourne autour du metteur en scène et de l'acteur. On est chargées aussi de cet héritage classique d'un théâtre d'hommes et qui, en même temps, se fond avec un théâtre un peu poussiéreux dont on est train de se débarrasser dans nos trajectoires individuelles d'artistes. (...) On montre qu'on sait faire le théâtre qu'on a appris et qu'on en propose un autre ». Jean-Yves, le prof de théâtre super zen qui demande à ses élèves de se déshabiller devant tout le monde, Timothé Petit, le metteur en scène accusé de viol dont les « ouin ouin » finissent par nous faire rire grâce au talent de Cathelineau ou encore le grand directeur de théâtre qui se glisse en haut de l'Olympe du boys club des agresseurs persuadés que le poids de leur toge étouffera les abus : ils incarnent l'entre-soi qui s'entretient par des « je t'aime ».

Mais si ces solidarités durent dans l'Histoire, d'autres émergent. Cette fiction vraie en est l'exemple même. Les actrices au plateau et les militantes dans la vie nous racontent la naissance et l'évolution de la militance, celle qui peut créer n'importe quel lien plus fort que ceux du sang. Le fil Messenger s'alimente en direct, les échanges sont au tac au tac, les émoticônes de soutien fusent... Elles abordent l'entraide, la sororité dans les désaccords, les doutes individuelles, comment chacune traverse les tumultes et les jubilations de l'engagement. On pense particulièrement à ce passage où Marie Coquille-Chambel prend la parole sur son histoire, une manière de se la réapproprier avec une grande dignité. Cette sororité puissante les rend imbattables face aux tempêtes, les sortent de leur isolement. Le combat quotidien nous conte joie, colère, renaissance de ces guerrières, y compris l'effondrement. La lutte étant continue, les forces peuvent diminuer dans la longueur. La colère ne retient pas toujours, elle peut épuiser à la fin. Mais elles se retiennent les unes aux autres prêtes à mener bataille : « C'est épuisant mais on ne trouvera pas probablement dans l'espace-temps de nos vies, le résultat qu'on cherche en luttant, c'est-à-dire éradiquer les violences sexistes et sexuelles. Éradiquer les VSS de cette Terre ça n'arrivera pas (...) On a trouvé un espace en avançant ensemble où on est vitalisées, excités par l'intelligence collective et c'est ça qu'on a voulu mettre en scène. L'épuisement va avec la vitalité dans une certaine mesure, parce que, oui, quand on regarde, il y a du désespoir, mais en même temps, il y a aussi de l'amour. » Participer à une « espèce de transformation du monde » apaise même Julie Ménard : « Il y a aussi beaucoup de gens qui nous disent « ça doit vous prendre beaucoup » et moi, vraiment, je suis très très heureuse de faire ça, parce que si je ne le faisais pas, je pense que j'aurais un problème de santé mentale, de recevoir ces informations-là. »



Une mobilisation qui a vu ses premiers effets. En novembre 2021, le ministère de la Culture prend une première salve de mesures avec le « décret Bachelot » : les subventions au spectacle vivant sont conditionnées au respect d'engagements contre les violences sexuelles, un dispositif de signalement est créé et les directions sont formées aux côtés de personnes désignées comme référentes au recueil de la parole. Dans les faits, c'est une autre histoire... Les formations ont lieu mais les informations primaires manquent à l'appel pour Séphora et Louise : « Le type de formation proposé est une sensibilisation globale aux VSSH sur le consentement, il y a un déficit d'informations importantes qui pourraient vraiment protéger les gens comme rappeler aux employés leurs droits et obligations (...) Ça reste basique, le degré zéro de la sensibilisation du droit du travail ». La grande inconnue reste les clauses suspensives d'exploitation d'un spectacle : « que faire pour une équipe quand un artiste est accusé de VHSS et qu'on doit déprogrammer un spectacle, qu'est-ce que cela implique pour le reste de l'équipe ? Il faut indemniser une équipe qui se retrouve sans travail à cause de quelqu'un qui a violé ou agressé et ce n'est

pas pris en charge par notre secteur. » regrette Louise. De même pour les référent.e.s : « une référente peut être n'importe qui : moi je peux avoir une compagnie, mon mari fait la mise en scène. Il est incriminé dans

une affaire de viol ou de violence et je vais être diligentée pour enquêter. La personne victime va parler à la femme de la personne qui l'a violée, c'est problématique quand même ! »

Une problématique qui concerne d'autant plus les compagnies émergentes et les jeunes générations : « Les personnes qui gèrent des petites compagnies ont tellement peu d'infos sur « comment on gère une entreprise » et cette précarité favorise des dysfonctionnements et met en danger les personnes qui travaillent. (...). Dans les compagnies de jeunes gens, on se retrouve face à des personnes qui voulaient juste faire du théâtre et sont démunies face à des cas de copains violeurs. Comment ils font avec ça ? Ça demande de l'énergie et des sacrifices de lancer une compagnie, avoir un cas pareil peut te mettre un péril économique... ». Pour rappel, en 2020, des étudiant.e.s d'école de théâtre prenaient déjà la parole pour ne citer que les créatrices du compte Instagram «Paye ton rôle» qui ont recueilli plusieurs centaines de témoignages dénonçant les violences sexistes et sexuelles, le racisme ou l'homophobie. Quelques mois plus, c'est l'association Les Callisto qui publie une tribune révélant ou plutôt publicisant ce que tout le monde savait dans le milieu, en l'occurrence le silence du tant acclamé Cours Florent, suite à des accusations « *de harcèlement et d'agressions* », de « *corruption sur mineure* » et de « *viol* ». Dans cette tribune, Coline (présidente des Callisto) et ses consœurs pointent une « idéologie éducative qui recouvrerait en réalité des « *agressions, discriminations et humiliations systémiques* », *rangeant les élèves en deux catégories, les « déjà brisés » et les « à briser* ».

Si quelques mesures se présentent, la culture du viol demeure : « Je suis halluciné quand on voit, mais quand même, les artistes qui sont amenés à faire des stages, ou les artistes qu'on choisit comme parrain d'une promotion. Ça montre aussi qu'il y a vraiment quelque chose de très ancré chez les directeur.rices de lieux (...) La réponse (de ces mesures) est « qu'est-ce qu'on fait quand une personne a violé ou agressé sexuellement quelqu'un ». Il n'y a pas de réflexion sur comment est-ce qu'on fait pour que ça s'arrête. (...) Par contre, on a énormément de réflexions sur comment ne pas gâcher la carrière de la personne accusée de viol... » Une demande qui semble être la base puisqu'elle n'est que l'application de la loi : « C'est ce que dit Julie à un moment quand elle pète les plombs au ministère, on ne demande pas grand-chose. On n'est vraiment pas des personnes radicales, plutôt très sensées. Ce qu'on demande, c'est de travailler correctement, qu'il y ait des rapports de hiérarchie qui ne créent pas de la violence, de la subordination, de la domination. (...) L'interprétation de la violence ne se situe jamais à l'endroit où elle est réellement. Violons les gens mais dans le silence. »

À cet instant dans la pièce, le collectif arrive au Ministère, prête à entamer un travail de réflexion avec les interlocuteur.rice.s concerné.e.s. Il en sort des flyers de sensibilisation à la prévention des VHSS (Violences et harcèlement sexistes et sexuels) distribués dans toutes les grandes institutions. Drôle de manière de lutter contre les violences de genre pense les cinq créatrices. Au moins, les gardes-fous existent mais ne sont pas systématisés selon le collectif. Les rendez-vous rue de Valois ont existé pendant des années avec Agnès Saal, haut fonctionnaire à l'égalité, à la diversité et à la prévention des discriminations jusqu'à son éviction en juin 2024. Depuis, les échanges ont repris mais l'approche n'est plus la même : « C'est toujours la question de « pour défoncer les choses, est-ce qu'il faut monter dans l'avion pour le détourner ou est-ce qu'il faut faire péter l'avion ? ». A partir du moment où t'es dans l'institution et que celle-ci produit de la violence, est-ce que tu peux l'enlever avec cette institution ? (...) Quand t'as le pouvoir, tu veux le garder et pour le garder, il faut se conformer. (...) personne vient à la direction en disant « je vais faire péter le CDN » (Centre Dramatique National). Moi-même, si j'arrivais à la direction, je ne sais même pas si je le ferai péter. Si j'arrive à la direction d'un CDN, j'aurais tellement travaillé avec cette façon de faire. Les personnes qui font aussi le maximum à l'intérieur et c'est toujours pas suffisant... »

Cela ne suffit pas, l'engagement doit se généraliser à toutes les échelles, à des lieux beaucoup plus radicaux selon elles. Il doit dépasser les acteur.rices direct.e.s du secteur et leurs institutions, réactualiser le regard critique que nous journalistes/critiques/chroniqueur.ses sur un spectacle et les rôles féminins. Sans oublier les spectateur.rices, comme le rappelle Julie : « Ici, on a besoin que les spectatrices et les spectateurs se conscientisent et soient bien au courant du pouvoir qu'ils ont, de ne pas aller dans certains lieux où la parité

n'est pas présente ou de ne pas aller à la Comédie-Française par exemple. Je ne comprends pas qu'on soit les seules à s'en inquiéter. Tout le monde s'en fout, mais il y a quand même la personne qui a été reconnu coupable de menaces de mort envers (Marie Coquille-Chambel) qui est toujours employé, payé par la Comédie Française, sans jouer. Cette personne, Nâzim Boudjenah a déjà été condamné à Paris à six mois d'emprisonnement avec sursis pour des menaces de mort proférées en 2019 et 2020 contre Marie. Il est aujourd'hui convoqué par la direction de l'institution pour un *"entretien préalable en vue de son licenciement"* après que la députée Sandrine Rousseau, présidente de la Commission d'enquête relative aux violences commises dans les secteurs de la culture, ait rendu public à travers une question à Eric Ruf les menaces de mort envers Marie et elle-même en juillet 2024. Un appel au rassemblement le 29 janvier à 19h a été lancé par le collectif « pour déclarer en force que la culture du viol est une période qui sera révolue à la force de nos voix, tôt ou tard, avec ou sans eux ».

A l'heure où nous parlons avec le collectif, les cinq guerrières, auxquels s'ajoute Elizabeth Saint-Jalmes trinquent au deuxième complet. Depuis, ils s'enchaînent et les listes d'attente s'allongent. La salle est à l'unisson et les émotions sont démultipliées face à cet objet de théâtre unique à la frontière des pratiques artistiques ; quand le rap répond au code « traditionnel » de l'histoire linéaire et les réseaux sociaux prolongent le plateau. Poursuite de leur travail, Les Histrioniques est une catharsis joyeuse (car oui on rit des rites des rites du boys club), originale tant par sa mise en scène performative et le (ré)emploi des décors. La puissance sorore des comédiennes est créatrice, elle panse les premières plaies et autorise à espérer un front commun, dans un contexte où l'espoir de la militance est atteint.

Changer le monde, est-ce une quête trop lourde ? Peut-être... En attendant, il s'agit surtout de profiter de la vague d'émotions accumulées pendant l'exploitation du spectacle. Dans leur vie de militantes, le projet d'Etats Généraux murit depuis des années, un atelier à la MPAA est en cours et surtout ces créatrices continuent d'accompagner les victimes. Pour qu'un jour, le collectif n'ait plus de raison d'exister. Pour que la honte change de camp. Pour le moment, elles continuent d'être féministes, radicales et en colère !



Crédits photos : Alain Monot

Les Histrioniques – Un trou dans la raquette
Écrite et interprétée par Louise Brzezowska-Dudek, Nadège Cathelineau, Marie Coquille-Chambel, Séphora Haymann, Julie Ménard, Elizabeth Saint-Jalmes

Scénographe et plasticienne Elizabeth Saint-Jalmes

1h45

La pièce s'est jouée du 5 au 28 janvier 2025

Théâtre de Belleville (Paris 20ème)

En tournée :

Scène Nationale 61, Alençon

les 3 et 4 mars

MPAA, Paris

le 13 mars

Studio Théâtre de Stains

le 11 avril

Théâtre de la Foudre, CDN de Normandie-Rouen, avec L'Étincelle

les 25 et 26 avril

Le Préau, CDN de Normandie-Vire, dans le cadre du festival À vif

du 15 au 20 mai

DÉTECTIVES SAUVAGES

vers la jeune création

Les Histrioniques
conception
Collectif #MeTooThéâtre

“Rien n’est faux mais tout est inventé”

Partant de leurs vécus en tant que militantes - dont elles rendent compte dans ses joies et ses échecs, et de son risque bien réel de mise à l’écart professionnel – le collectif #MeTooThéâtre prend en charge sa propre représentation pour renverser les imaginaires, ceux qui déterminent insidieusement la gestion des VSSH dans l’écosystème théâtral.

Les actrices mentent. Elles sont payées pour ça. Elles savent le faire, c’est Freud qui l’a dit, iels le disent au commissariat, au tribunal, dans le bureau des directrices, dans les coulisses, aux pots de premières et entre deux portes. Pathologiquement atteintes, elles veulent plaire et se faire plaindre, alors sûrement qu’elles l’ont mérité, et puis peu importe, elles ne disent jamais la vérité. On ne peut pas les croire, elles ont tout inventé. “Histrioniques”, c’est le mot, c’est le mythe, c’est ça le diagnostic, la victoire du rapport d’expertise psychiatrique qui décrédibilise celle qui accuse l’artiste très crédible, très entouré, très programmé, très subventionné, très émergé. C’est le gros doigt derrière lequel se cache les complices, les lâches et les coupables.

Cet imaginaire de représentation là, inconscient, on vient avec, dans le coin de la tête. On s’attend à voir des folles sur scène. Quelque part on a payé pour ça, elles sont payées pour ça - d’habitude. Pas aujourd’hui, pas ici, pas ce soir. Elles se présentent à nous en tant qu’interprète “anonyme”, chut faut pas dire qu’on milite féministes, on sait jamais qui pourrait nous entendre à défaut de nous écouter. On va vous montrer un truc, mais c’est pas nous, c’est pour de faux même si c’est vrai. Le collectif #MeTooThéâtre se met en scène, on les voit sur Messengers, sidéré.es, le fil des messages et émojis qui pleuvent, au milieu des témoignages incessants de VSSH qui raclent et cognent contre le quotidien des militantes, portables en poche. On suit le signalement et l’accompagnement d’une plainte pour viol, où les noms sont tronqués, les initiales de rigueur, on veut pas être accusées de diffamation, même si bien sûr tout est inventé.

La victime, on ne la verra pas ; ce n’est pas son procès aujourd’hui. En parallèle, cas d’école : le violeur pleure en faisant du bruit, le grand directeur de théâtre fume sa cigarette électronique en négociant l’innocence de son artiste. Pas question de rejouer le naturalisme documenté qui ne dit rien de leur absurde défense et brutalise ceux qu’on ne croie pas, l’artiste en question est un bouffon en costume baroque avec chapeau à plume, flots de larmes au sérum physiologique, mouchage dans le rideau de scène, alexandrins consternant de ressemblance avec les vraies tribunes publiées dans vrais journaux par de vrai.es professionnel.les défendant à grands cris leur vraie réputation vraiment outragée. Dans cette ronde farcesque et cathartique, des grands hommes de théâtre en toges qui se congratulent et des fonctionnaires super héroïques à la fois contenté.es et dépassé.es par l’inutilité de leurs fascicules, les militantes demeurent, fil rouge : accompagner la victime, rendre compte ironiques et théâtrales de leurs doutes et leurs disputes sororales. Elles montrent l’intérieur de ce qui n’est pas leur travail, mais que quelqu’un.e doit bien faire et qu’elles font.

Mettez-leur un costume, plus un costard. Jouer les monstres ridicules, voilà qui fait du bien à celles qu'on accuse de faire leur comédienne, en même temps qu'on leur dit de la mettre en veilleuse. On pend les accusés par le rideau dans lequel ils se drapent : les codes du théâtre classiques, hégémoniques, bourgeois, et ses mythologies. Déformés comiquement, rendus archétypes de leur propre cliché, le masquage théâtral rend plus audible qu'à l'ordinaire la mécanique de leur rhétorique. Représentés comme ils se présentent au monde, en deus artistique, leurs discours résonnent dans ce qu'ils sont : une fiction esthétisante aberrante. Ils se prennent pour de l'art, elles les jouent avec art, et nous voyons des bouffons. Le mythe de l'artiste immaculé, vierge du crime comme du soupçon, s'émiette sous l'outrance de cette représentation. Les logiques de protections mutuelles, de négation, de minimisations, de victimisations et d'intimidations à l'oeuvre dans un entre-soi qui ne veut pas entendre que "les artistes aussi tabassent des femmes" sont révélées comme la comédie absurde qu'elles sont, la perpétuation rance de clichés qui ne servent que leurs intérêts et qu'ils érigent en totem du théâtre. À l'image de la scénographie, les mythes patriarches tombent par à-coups sous les rires du public.

Si ces hommes-là restent de faux monstres, les paroles de témoignages qui émergent sont, elles, bien réelles. Leur prise en charge se fait sans déformation (on déforme bien assez leurs propos ici, là-bas, dehors). Sur cette scène donc, les faits, les plaidoyers, les chiffres, apparaissent documentaires, démystifiés - et froids et inquiétants, comme ils le sont. Au milieu du grotesque des agresseur·euses et de leurs allié·es, les vécus rapportés s'infiltrant, font grincer la machine, forcent l'écoute, obligent nos cerveaux désensibilisés à sortir de leur sidération passive. Si les militantes jouent à se cacher, disparaître derrière leur double comédienne - elles n'ont "rien à voir avec le collectif MeTooThéâtre" - elles réaffirment en actes, depuis cet endroit faussement fictionnel, la réalité tangible des VSSH commises impunément. L'ironie glaçante du pour de faux qu'elles installent comme cadre de représentation, et réactivent tout au long du spectacle, cisaille nos impensés incorporés sur la présomption de mensonge collée au front des victimes et signalent clandestinement l'inaction généralisée : "Tout est vrai mais rien n'a d'impact sur le réel" - nous ont-elles prévenu·es. Nous ne sommes pas sûr·es d'en être rassuré·es.

Les artistes agresseur·euses ne sont pas des génies in-condamnables. Iels sont leur propre fiction putréfiée à laquelle iels veulent nous faire croire. Retournant la représentation hégémonique, les membres du collectif MeeToo Théâtre écartèlent les sublimations complices et les silences admis. Leur ironie remet le réel à sa place. L'histrionisme s'inverse. Quand la présomption d'innocence est l'avant-garde de la certitude quasi-systématique de l'acquittement judiciaire, social et professionnel, Les Histrioniques poursuit le travail des militantes-artistes qui l'ont crée en bâtissant des représentations, nourries de leurs expériences invisibilisées et niées, qui permettent de repenser la distribution de la crédibilité.

Brune Martin et Evodie Gonzalez, 28 janvier 2025.

L'AUTRE SCENE (.ORG)



Putain de pièce !

8 Jan 2025
David Rofé-Sarfati

La pièce s'appelle Les Histrioniques comme le sobriquet psycho-pathologisant dont l'ordre commun, l'ordre patriarcal agonisant, affuble les accusatrices de viols et de harcèlements sexuels.

On se souvient : En 2020, Marie Coquille-Chambel animait une chaîne YouTube sur le théâtre, [Plain Chant](#). Elle avait porté plainte contre un acteur de la Comédie Française après avoir été frappée violemment à trois reprises.

On se souvient : la même Marie Coquille-Chambel avait obtenu en 1922, par une mobilisation au mot d'ordre « *Cantat Assassin, Baro Violeur, Mouawad Valide* », la déprogrammation du spectacle du metteur en scène Jean-Pierre Baro, au théâtre de la Colline. Son combat fut peu soutenu ; le syndicat de la critique théâtre lui-même s'était rangé dans le camp du *business as usual* et la décision n'émana pas du directeur Wajdi Mouawad (il avait, la même saison, réinvité Bertrand Cantat à collaborer à un autre spectacle) mais de l'artiste lui-même.



On se souvient de tant d'autres exemples dont cette comédienne, Julie Ménard qui avait porté plainte pour viol contre un metteur en scène renommé de Nancy et qui voulait que la peur change de camp.

Le problème, ce n'est pas Michel Didym [1](#), c'est le théâtre dans son ensemble et ses rapports de domination. Ce sont les prédateurs qui doivent avoir peur de nous. clamait-elle.

On s'en souvient ou pas.

On a oublié déjà ; on a voulu oublier tous ces exemples, et tant d'autres.

Nous nous agitions mais mollement sur la toute puissance des metteurs en scène. Les têtes tombent et si les temps changent, le problème insiste. Persiste le malaise souvent belliqueux de ceux qui ne veulent rien en savoir.



Sur le plateau, elles sont venues. Cinq femmes unies par un engagement commun au sein du collectif #MetooThéâtre qu'elles ont cocréé en 2021. Elles sont comédiennes, autrices, metteuses en scène, chercheuses, directrices de compagnie.

Avec *Les Histrioniques*, elles portent leur militantisme à la scène. Le biais est de raconter, de décrire. Dire les faits brisent le malaise. Le texte récurse une tache invisible et pourtant sous nos yeux. Il agace souvent, irrite parfois.

La forme est celle de professionnelles qui maîtrisent la mise en scène, la scénographie, le rythme et l'humour. Échanges sur Messenger, reconstitution de scènes clés, la pièce est intense et musclée. De la réalité, elles fabriquent une fiction dont émerge une réalité. Dans cette plume entre la théâtralisation des événements et le dramatique des faits, la troupe renverse les choses avec un talent confirmé (mention spéciale pour la puissance comique de Nadège Cathelineau).

Dans les travées à cour et à jardin, deux gardes du corps.

On se souvient. En 2021 Nâzim Boudjenah, pensionnaire de la Comédie Française, est condamnée à six mois d'emprisonnement avec sursis pour des menaces de mort sur son ancienne compagne, la blogueuse de théâtre Marie Coquille-Chambel. D'autres menaces de mort par d'autres individus viennent, stigmatisés d'une pièce décisive [2](#).

Une putain de pièce-poil à gratter, imaginée par des femmes, ni histrioniques, ni putains. Par des victimes éclairées qui nous guident en nous offrant un bon moment de théâtre plein de grâce et d'humour.

arte JOURNAL



Le théâtre peine à faire sa révolution #MeToo -
Regarder l'émission complète

[arte.tv](https://www.arte.tv)

***Reportage de Frédérique Cantu
diffusé le mercredi 29 janvier 25 à 19h45.***

« On reçoit des témoignages d'il y a trente ans autant que d'il y a deux ans »

MeTooThéâtre fête ses trois ans cette année. « *Au départ, le MeTooThéâtre, c'était vraiment pour visibiliser des affaires qui, dans le milieu, ne se partageaient pas*, note Marie Coquille-Chambel, doctorante en étude théâtrale et l'une des figures du mouvement. Avec *Les Histrioniques*, elle fait ses premiers pas sur les planches. Elle poursuit : « *Et au fur et à mesure, on a commencé à faire de l'accompagnement de victimes, on a prévenu des structures de faits de violences commis par leurs employés, etc. Donc ça a pris une tournure beaucoup plus large que juste la simple visibilisation qu'on voulait faire au début.* »

Il y a eu le hashtag MeTooThéâtre, de nombreuses révélations, un livre, des mises en examen... mais, selon ces femmes, le combat n'est pas terminé. « *Ca ne faiblit pas, on reçoit des témoignages d'il y a trente ans autant que d'il y a deux ans, ou d'il y a deux semaines*, observe Marie Coquille-Chambel. *On reçoit aussi beaucoup de personnes qui nous écrivent sans savoir vraiment ce qu'elles veulent faire.* »

Des jeunes générations qui se fédèrent et n'acceptent plus les rapports de violence

Séphora Haymann a tout de même de l'espoir : dans les écoles, la jeune génération fait peu à peu bouger les choses : « *Les élèves ne sont plus du tout en mesure d'accepter des rapports de violences dans le travail. Ils et elles se fédèrent pour passer des informations sur des profs ou des formateurs qui seraient problématiques*, relate la comédienne. *Ils et elles se fédèrent en classe pour dire : "Ça on n'accepte pas, ça on est pas d'accord, on ne veut pas bosser avec telle personne".* »

Désormais, les formations sont obligatoires dans les structures culturelles. Il doit y aussi y avoir des référents. Et partout, des brochures et guides d'informations sur ces violences. « *Oui, c'est bien, la formation est essentielle, mais tant que la loi n'évolue pas, tant que les condamnations n'évoluent pas, tant que la culture du viol est toujours à l'œuvre, les choses n'avanceront pas* », dénonce Séphora Haymann.

Les requêtes du collectif sont nombreuses, les militantes demandent entre autres de rappeler aux directeurs des théâtres, compagnies ou écoles, qu'ils doivent protéger toutes personnes se disant victimes de violences.



ITV du 28/03/2025 avec Séphora Haymann et Louise Brzezowska-Dudek

